

LES OUVRIÈRES DE GUERRE

Elles ont forgé la Victoire de la France





POLYTECH
ORLÉANS

2026

Les ouvrières de guerre

Ce projet propose la rédaction d'un récit sur toutes les femmes qui ont travaillé durant la Première Guerre mondiale et qui ont fait tourner le pays pendant que les hommes étaient sur le champ de bataille. Le texte adopte la forme d'une chronologie retraçant l'histoire de plusieurs femmes durant cette période. Il y a quatre femmes, chacune travaillant dans des domaines différents et ayant une histoire distincte.

La narration aborde dans un premier temps la violence sociale, car ces femmes accèdent à des postes habituellement occupés par des hommes, ce qui ne plaît pas à ces derniers.

Ce récit s'inspire de la chronologie d'un ouvrage intitulé *Elles racontent… Jeunes filles dans l'ombre de la guerre 1935-1945*, qui rassemble plusieurs témoignages de femmes ayant agi durant la guerre.

Mots clés :

- Femmes
- Domaine
- Histoire
- Chronologie

Chapitre 1 : 1914

« 1914, la guerre gronde. Les hommes sont partis. Le village est vide. C'était hier, les soldats sont arrivés avec une liste, cette fameuse liste qui a enlevé des maris, des pères, des enfants... La tristesse, voilà l'émotion que l'on pouvait voir dans le regard de ces femmes. De la haine, de l'incompréhension pouvaient aussi se lire. Les hommes n'ont eu qu'une heure pour préparer leurs bagages et rejoindre les officiers, tout est allé si vite. Après leur départ, plus rien, plus un bruit, tout est devenu si calme et si pesant... Les femmes sont rentrées chez elles, pour reprendre leur quotidien. En pensant que les hommes reviendraient vite, que cette guerre ne durerait que le temps d'un battement de cils. Mais la vie réserve souvent bien des surprises. »

Septembre 1914. Avant de partir, mon mari Philipe m'a serré les mains et m'a simplement dit : « Prends soin de la maison ». Les hommes ne sont toujours pas revenus du front. Un appel à la mobilisation ouvrière est lancé. Il fallait des bras pour forger la mort que nos hommes distribuaient là-bas. Je m'appelle Caroline Dewitt et je relis cette lettre encore et encore, assise derrière le bureau de mon mari. L'atelier, de l'autre côté de la fenêtre, est silencieux. Trop silencieux. Avant la guerre, les marteaux résonnaient toute la journée et la fumée s'échappait de la grande cheminée. Aujourd'hui, les machines sont immobiles et la cour de l'usine semble abandonnée. Philippe était ingénieur dans le transport et dirigeait l'entreprise familiale. Depuis plusieurs semaines, il est parti au front, comme tant d'autres hommes du village. Je me lève et je marche lentement jusqu'à la fenêtre. Je regarde la grande cour vide et les ateliers fermés. Si l'usine reste ainsi, elle finira par mourir… et avec elle les familles qui vivaient de ce travail. Je ne pouvais pas rester les bras croisés. Je regarde les plans de camions de mon mari et j'observe minutieusement chaque détail. Tout à coup, une idée me vient. Même s'il me fallait de la main-d'œuvre, sans clients je ne pourrais jamais vendre quoi que ce soit. Il me fallait trouver un projet capable d'intéresser le seul client qui pourrait encore dépenser de l'argent dans ce climat hostile : l'État. Mon idée était simple : utiliser l'usine pour fabriquer des camions-ambulances qui pourraient ramener plus rapidement les blessés du front vers les blessés du front vers les hôpitaux. Mais une question demeure : « Qui va travailler ici ? ». La réponse fut évidente : **les femmes**.

Octobre 1914. Je quitte l'usine et traverse le village. Les rues sont calmes, presque trop calmes. Là où autrefois on entendait les rires des hommes qui partaient travailler, il ne restait plus que des maisons silencieuses et des regards fatigués derrière les fenêtres. Je frappai à plusieurs portes. Beaucoup de femmes du village vivaient désormais seules. Certaines attendaient des lettres du front, d'autres venaient d'apprendre la mort de leur mari. La guerre avait déjà commencé à laisser ses traces. Je leur expliquais mon projet. L'usine était à l'arrêt depuis le départ des hommes, mais je refusais de la laisser mourir. Je leur racontai aussi mon idée de fabriquer des camions-ambulances pour transporter plus rapidement les blessés vers les hôpitaux. L'État avait besoin de véhicules, et notre usine avait toujours travaillé dans le transport. Au début, je sentais beaucoup d'hésitation. Le travail de l'usine avait toujours été considéré comme un travail d'homme. Les machines étaient lourdes, le bruit impressionnant et la tâche semblait difficile. Pourtant, au fil des discussions, je sentais aussi une autre émotion apparaître : le besoin d'agir. Ces femmes avaient perdu leurs repères, leurs maris, parfois leurs fils. Beaucoup cherchaient un moyen d'être utiles, de ne pas rester

sans rien faire à attendre des nouvelles du front. Peu à peu, certaines acceptèrent de venir voir l'usine. Elles marchaient dans la cour avec prudence, observant les grands ateliers et les machines immobiles. Je voyais dans leurs regards à la fois de la peur et de la détermination. À ce moment-là, je compris que quelque chose était en train de changer. Les portes de l'usine allaient rouvrir, mais cette fois-ci, ce seraient les femmes du village qui feraient vivre les ateliers.

Novembre 1914. Les choses ne furent pas aussi simples que je l'avais imaginé. Relancer l'usine était une chose, mais être reconnue comme la personne capable de la diriger en était une autre. Dans les jours qui suivirent, je dus me rendre à plusieurs bureaux administratifs pour présenter mon projet et obtenir l'autorisation de produire pour l'État. Très vite, je compris que ma présence dérangeait. Beaucoup d'hommes semblaient surpris de voir une femme parler d'ingénierie, de production et de transport militaire. On me regardait avec méfiance. Certains semblaient penser que je n'étais là que parce que mon mari était absent, comme si je ne faisais que garder temporairement sa place. On me posait des questions auxquelles je savais pourtant parfaitement répondre, mais je sentais que mes réponses ne suffisaient pas toujours à convaincre. Il fallait prouver davantage, expliquer davantage, insister davantage. Je devais montrer que je connaissais l'entreprise, les machines et les plans que mon mari avait laissés. Chaque détail devait être expliqué avec précision, comme si je devais sans cesse justifier ma présence. Pendant ce temps, à l'usine, les femmes commençaient à se préparer à travailler. Elles apprenaient à connaître les ateliers, à observer les outils et à comprendre le fonctionnement des machines. Leur motivation me donnait du courage. Malgré les regards sceptiques et les obstacles administratifs, je refusais d'abandonner. Cette usine représentait le travail de toute une vie pour mon mari, mais aussi l'espoir de nombreuses familles du village. Je savais qu'il me faudrait du temps pour être prise au sérieux. Mais une chose était certaine : je n'avais pas traversé toutes ces épreuves pour reculer maintenant. Et si la guerre obligeait les femmes à sortir de l'ombre, alors j'étais prête à prouver que nous pouvions, nous aussi, faire tourner une entreprise et contribuer à l'effort de guerre.